

EXIL
INTERMÉDIAIRE

CÉLINE CURIOL

extrait et entretien avec
SARAH GURCEL

Sarah Gurcel : Les romans dont un traducteur est le héros ne sont pas fréquents, mais ils ne sont pas rares non plus. On a pourtant parfois l'impression que l'auteur parle d'un métier qu'il fantasme, mais ne connaît pas. Le passage que vous consacrez au métier d'Éléna est au contraire très juste. Êtes-vous traductrice ?

Céline Curiol : J'ai traduit quelques textes littéraires, mais l'essentiel de mon travail de traduction a concerné des rapports, notamment pour les Nations-Unies, ou des documents de ce type. Actuellement je traduis plutôt des catalogues d'exposition, des textes scientifiques, ce qui me plaît d'ailleurs beaucoup.

Il me semble de toute façon qu'être écrivain donne une idée de ce qu'est traduire la littérature. Je voulais dans ce passage décrire ce qu'on ressent en traduisant. Le métier de traducteur est un peu ingrat : on est derrière, caché, et en même temps c'est très intéressant. Je voulais donc parler de ce qu'éprouve le traducteur.

Votre intérêt pour cette question vient-il en partie de ce que votre premier roman, *Voix sans issue*, a été traduit dans de nombreuses langues ? Avez-vous été en rapport avec les traducteurs ?

Oui, notamment pour la traduction vers l'anglais, à laquelle j'ai directement collaboré : le traducteur originel ayant abandonné le projet, un ami américain et moi avons repris le travail à partir de son premier jet. Je me suis donc retrouvée dans une situation bizarre, mais extrêmement intéressante.

Avez-vous eu la tentation de ré-écrire, du fait que vous maîtrisez parfaitement l'anglais ?

Oui, la porte était grande ouverte ! Je me suis reposée sur l'autre personne pour ne pas céder à cette tentation – encore que ré-écrire aurait été une possibilité, tout est possible ! Du reste l'intérêt de l'expérience était justement de voir comment on pouvait réécrire sans réécrire. On m'a beaucoup dit que le texte anglais donne l'impression d'avoir été écrit directement en anglais. Ça a été une très grande chance de pouvoir collaborer si étroitement avec mon traducteur : il est vraiment dommage que ça ne puisse pas se faire plus souvent, dommage que les écrivains traduits n'aient pas plus de temps à consacrer à leurs traducteurs – mais peut-être tous les traducteurs n'ont-ils pas envie de subir l'intervention constante de l'auteur ?

C'est tout de même le rêve de beaucoup de traducteurs d'avoir l'auteur à disposition et de pouvoir entrer dans un vrai dialogue...

Et pourtant, lors de la traduction de mon premier roman, en quinze langues, seulement un tiers environ des traducteurs m'a sollicitée, ce qui m'a étonnée.

Les questions étaient-elles les mêmes d'une langue à l'autre ?

Non, même si beaucoup m'ont interrogée sur le fait que mon personnage principal n'a pas de nom, ce qui était problématique dans certaines langues parce qu'on ne pouvait pas jouer sur les pronoms. Mais j'ai refusé de céder en donnant un prénom : il a fallu que les traducteurs trouvent d'autres solutions.

Dans « quel anglais » a été traduit *Voix sans issue* ?

Le traducteur du premier jet était britannique, puis les droits ont été rachetés par un éditeur américain, et le livre a finalement été diffusé dans deux versions légèrement différentes, une britannique et une américaine... et aussi une canadienne : trois versions donc. J'ai pour cela fait un travail avec chaque éditeur.

Mais dans le cas d'*Exil intermédiaire*, une traduction totalement américaine pourrait être assumée puisque l'essentiel du livre se passe à New York...

Absolument.

***Exil intermédiaire* est en partie un roman sur New York, ville que vous connaissez intimement. Comme vous avez aussi un rapport immédiat à l'anglais, certaines choses vous venaient-elles en anglais : avez vous parfois « écrit en traduction » ?**

Oui, vivre onze ans dans une autre langue ne laisse pas indemne : c'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je suis revenue en France, parce que j'avais l'impression de perdre ma langue. Certaines choses me venaient effectivement en anglais et c'était comme devoir me traduire moi-même. En même temps, ça m'a donné accès à des idées, des concepts à côté desquels je serais passée si je n'avais eu que le français. Avoir deux langues ouvre des possibilités, aide à révéler certaines nuances, à condition de pouvoir circuler entre les deux. Je me disais récemment qu'il serait intéressant d'écrire un livre en anglais : je n'arrive pas à penser certaines choses en français.

Dans vos livres, les métiers des personnages sont très loin d'être anecdotiques. Dans *Exil intermédiaire* vous avez choisi de faire de Miléna un écrivain et d'Éléna une traductrice : quel sens cela avait-il par rapport au propos du roman ? L'écriture est-elle exil ? La traduction est-elle exil ?

Le choix des métiers de ces deux femmes a plusieurs sens. Je crois d'abord que je voulais renforcer l'effet de solitude : si elles avaient travaillé dans un bureau, elles n'auraient pas eu la même place pour développer leurs obsessions, un certain isolement était nécessaire. Il s'agit aussi de métiers durs, notamment socialement : ils créent des insécurités – au sein du couple également. Pour moi, ces personnages devaient nécessairement être en lien avec l'écriture, mais pas forcément de plain-pied dans l'écriture : l'une d'elles

n'arrive pas à écrire, et l'autre traduit mais n'arrive pas à utiliser l'écriture pour s'aider, elle-même. Éléna, la traductrice, est toujours derrière : derrière son mari, derrière les textes. Il y a aussi chez elle quelque chose de l'ordre d'une générosité qui ne trouve pas à s'assouvir. Je pense en effet que le métier de traducteur est un métier très généreux – notamment à notre époque où les écrivains sont mis en avant et utilisés comme figures pour présenter leur œuvre, alors que les traducteurs restent dans l'ombre. Pourtant écrire un roman ou écrire une traduction représente une somme de travail équivalente.

Voudriez-vous aujourd'hui traduire un roman ?

Oui, mais il y a la question du temps : si je traduis, alors je n'écris pas. Il y a aussi la peur que l'écriture d'un autre pénètre la mienne... et le risque de tirer à moi l'écriture d'un autre.

Dans l'absolu qui aimeriez-vous traduire, ou qui auriez-vous aimé avoir traduit ?

J'aimerais retraduire Orwell, j'aurais aimé traduire Richard Powers – c'est le premier nom qui me vient, il doit y en avoir d'autres...

Lisez-vous en traduction ?

Seulement pour les langues auxquelles je n'ai pas accès, même si je me dis souvent que c'est dommage, notamment pour des livres complexes : pourquoi se priver du travail que quelqu'un – le traducteur – a déjà fait sur ce texte ?

Pensez-vous à vos traducteurs potentiels en écrivant ?

Oui. Ça ne va pas me faire changer ce que j'écris, mais j'y pense. Il est connu que les traducteurs repèrent souvent des « erreurs », des incohérences, dans le texte qu'ils traduisent : c'est surtout à ça que je pense...

Ce qui est bizarre, c'est quand votre livre est traduit dans une langue que vous êtes incapable de lire et que vous ne pouvez pas savoir ce qui lui arrive : en terme d'attribution, quand il s'agit de mettre un nom sur un livre... on ne devrait peut-être pas présenter le livre comme étant entièrement l'œuvre de l'auteur. On peut évidemment faire confiance, mais prenons l'exemple de la traduction brésilienne de mon premier roman : je ne parle pas portugais, je n'ai eu aucun contact avec le traducteur... C'est quelque chose qui me manque. Je voudrais au moins sentir la motivation du traducteur, mais souvent tout passe par l'éditeur et il est dommage d'être privé de ce contact.

Vous inscrivez-vous dans une tradition littéraire française ou êtes-vous très influencée par la littérature américaine ?

Je pense que mon rapport à l'écriture reste très français, dans sa dimension introspective, dans une certaine primauté de la langue sur la narration et la construction romanesque, mais dans mon rapport à ma « fonction » d'écrivain, je suis beaucoup plus influencée par une certaine désacralisation de la Littérature et des Écrivains. J'essaie d'être plus simple dans ce rapport-là.

Considérez-vous que l'écriture est un métier ?

Je suis justement en train d'écrire un essai où je pose la question : écrivain, est-ce un métier ? Les définitions de « métier » varient... Moi je dis qu'écrire est mon métier, au meilleur sens du terme : c'est ce à quoi je me destine, ce pour quoi j'ai la sensation d'être faite. Peu importe que je gagne ma vie ou pas avec l'écriture : je suis publiée, je suis lue, c'est déjà considérable. Il m'a fallu dépasser quelque chose de très français : soit vous devez être un génie, soit vous n'êtes rien. C'est en ce sens-là que je parlais de simplicité : m'autoriser à écrire ce que j'ai à écrire, sans ce blocage de l'injonction au génie.